

**GEORGES BORGEAUD**

**LA VAISSELLE  
DES ÉVÊQUES**

roman

*nrf*

**GALLIMARD**



14,03

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LE PRÉAU

LA VAISSELLE DES ÉVÊQUES

## LA VAISSELLE DES ÉVÊQUES



GEORGES BORGEAUD

LA VAISSELLE  
DES ÉVÊQUES

roman

*nrf*

GALLIMARD

¶

© *Éditions Gallimard, 1959*

Extrait de la publication



***Pour Marcel Arland***



I



Lorsque j'eus dix-sept ans, mon père alla proposer mes services de petit clerc à l'Étude du notaire Marc Jaccard, qui, hélas, les accepta. L'illusion que je parviendrais à demeurer le maître de mon existence brusquement s'effondra, comme prirent fin d'incomparables vacances d'été, les dernières avant que d'entrer dans ma vie d'homme.

Je me présentai à l'Étude le premier lundi du mois d'octobre. Vraisemblablement pour me narguer, le soleil, ce jour-là, resplendit. Les vacances de vendanges débutaient pour les écoliers. A cette occasion, je me serais souhaité autre chose que d'engager mes premiers pas d'adulte vers la porte d'un bureau. J'aurais, plus volontiers, cueilli les raisins. Les immeubles commerciaux sont nombreux dans notre petite ville et ils m'ont, toujours, inspiré le plus profond dégoût, de l'horreur même. Sans penser avec sérieux aux moyens appropriés, je m'étais juré de les fuir. Peut-on se réjouir d'appuyer à une table sa liberté et d'avoir à reprendre le matériel triste de l'école que l'on vient de quitter ? Je connaissais l'ennui qu'il y a à demeurer

enfermé. J'aimais le plein air, la campagne, les longues marches, la solitude. Ce n'était pas, évidemment, des qualités qui pouvaient constituer en elles-mêmes un métier, mais je ne désespérais pas de rencontrer, sur mon chemin, le miracle qui me permettrait de préserver mon goût pour la campagne, les longues marches, la solitude. De quelle manière ? J'aurais fait un excellent régisseur de domaine, visitant tous les jours et par tous les temps, en compagnie d'un chien féroce mais attaché à mes pas, les fermes et les terres. J'aurais franchi les champs labourés, pénétré au cœur des forêts, accepté le café chaud des métayers et le chien féroce mais attaché à mes pas, l'écuelle de lait. C'était un bel idéal certes, mais je n'étais même pas né dans les communs d'un château.

La veille de ce mauvais lundi, au lieu de me proposer une promenade en bateau, de me laisser partir en compagnie de Denis Germanier sur les routes, mes parents m'obligèrent à garder la chambre. Ils voulaient me voir prendre la mesure des responsabilités que j'allais assumer dès le lendemain. « Une date dans ta vie », me répétait mon père. Attendaient-ils de moi que je prie, que je médite comme un chevalier au cours de sa veillée d'armes ? L'enjeu n'en était guère digne. Cependant, je fus laissé à mes réflexions, mais au lieu de regarder en face mon avenir, j'avais le regret de mon bien jeune passé. Je ne songeais pas à demain, je me remémorais ce dont hier, avant-hier, m'avaient gratifié, et déjà je forgeais des plans de révolte bien difficiles à exécuter.

Fils unique, mes parents avaient pris soin de me protéger des influences extérieures. Ils craignaient de me voir remonter de la rue avec

une maladie contagieuse ou ce qu'ils appelaient de « mauvaises manières ». Ainsi, en voulant trop me préserver, ils me rendirent délicat et farouche. J'avais peu de divertissements. Je les ramènerai à deux : le trajet entre l'école et notre petit appartement, et ma chambre. L'un pour le spectacle de la rue, l'autre comme terrain d'expériences imaginaires, l'un pour m'éprendre de la beauté du monde, l'autre pour la savourer en secret et la réinventer.

Ma chambre était minuscule, ne recevant sa lumière que de la cour sur laquelle elle donnait. Le soleil ne s'y montrait que le soir. Je l'attendais. Discret comme un vieillard, il posait deux doigts étincelants sur les rideaux, la main entière, puis il entrait.

Je lui offrais mon visage et ma poitrine et pour mieux le retenir, je soufflais sur ses derniers rayons comme sur des braises, mais le feu ne repartait pas. Les oiseaux, dans les cages suspendues aux volets de la cour, dans leur bec avaient d'éloquents roucoulades pour exprimer leur plaisir, mais la nuit venue, qui très tôt tombait comme un store sur la vitrine du joaillier, ils se taisaient. C'était l'heure de la complaisante mélancolie.

Ce lundi, ma mère m'avait éveillé de bon matin, de peur que je n'eusse pas le temps de m'apprêter. De me savoir engagé dans un métier, elle était pleine de fierté tandis que j'en ressentais de l'appréhension. Elle multipliait ses conseils. Je l'écoutais me recommander de ne pas omettre, chaque fois que le notaire Jaccard s'adresserait à moi, de faire suivre mes réponses d'un « Maître » très déférent. Que cela m'agaçait !

Ce matin-là, je fus révolté, une fois encore,

que ma mère pût pénétrer dans la salle de bains pendant que je m'y lavais, sans même frapper à la porte. Je l'avais verrouillée, mais elle la secoua si fort que je dus ouvrir. J'en profitai pour lui dire qu'à partir de ce jour, elle devait me considérer comme un homme et avoir des égards pour ma nudité. Peine perdue ! Où plaçais-je ma pudeur ? me dit-elle. Elle me connaissait puisqu'elle m'avait fait, alors pourquoi me cacherais-je ? Un tel argument ne fit que confirmer la répulsion que j'avais pour les liens du sang.

Elle tailla mes ongles, me fit attendre pendant qu'elle rafraîchissait ma chemise d'un coup de fer. J'étais torse nu et ma situation me parut ridicule. Mon père ironisait de me voir me prêter à ces soins extrêmes, mais il n'aurait pas toléré que je m'y dérobasse. L'obéissance primait tout, même si elle devait me mortifier.

A huit heures précises, humilié de n'avoir pas réussi à convaincre ma mère que sa présence à mes côtés était superflue, je fis mon entrée à l'Etude Jaccard dont la réputation était bien assise. Le Maître était absent, aussi avais-je été remis entre les mains expertes d'Ernest Besson, chef de bureau tout imbu de ses pouvoirs et de ses responsabilités. Aussitôt, il s'était informé si j'avais pris la précaution d'apporter une blouse de travail. Ma mère, qui n'y avait point songé, perdit la tête, s'excusa comme si elle avait commis une faute grave, s'étonnant de me voir garder mon calme. C'était un bien mauvais début d'apprentissage !

Après son départ, Besson me conduisit devant une minuscule table de bois clair verni, sous laquelle se glissait un tabouret de pianiste, tournant sur une vis grasse :



— Voici, Pierre Lorétan, votre place ! Vous allez, du moins je l'espère, très vite vous adapter à vos besognes. Un conseil, si vous me le permettez, ne revenez pas, demain, avec les vêtements de premier communiant que vous portez. Vous les saliriez très vite. Pour l'instant, je n'ai pas de hautes tâches intellectuelles à vous confier. Cela viendra, peut-être ! Une blouse, je vous le répète, fera mieux l'affaire.

Il insistait par trop et d'une manière déplaisante. Sur-le-champ, je détestai Ernest Besson, mais durant son petit discours, Yvonne Cuendet, la secrétaire, jeta sur moi un regard de sympathie qui fit passer le reste. Je lui en fus, toujours, reconnaissant.

Sitôt assis, je cherchai le détail auquel je pouvais m'accrocher pour m'évader de la banalité environnante. La fenêtre, il va de soi ! Elle s'ouvrait sur une rue étroite et profonde et pardessus les toits, sur l'étendue du lac et les montagnes. Quelles sollicitations dont je me suis, pourtant, bien gardé d'abuser. Besson qui n'ignorait pas que, par là, s'échapperait mon attention, avait tourné ma table contre le mur. Il pensait, ainsi, avoir tout prévu, mais il avait oublié le miraculeux calendrier, don d'une compagnie d'assurances de la ville. Fixé sur le mur, au-dessus de moi, il offrait à ma rêverie une image mobile des saisons, un parc défeuillé par l'automne, les parallèles continues et scintillantes du skieur dans la neige fine et inviolée, la touffe de crocus répudiant l'hiver, le verger en fleurs, l'alpe vierge dans le crépuscule de l'été. Ah ! je ne me suis guère privé du pouvoir de suggestion de ces images, ni de leur secours !

Ma mère s'était empressée de confectionner

deux blouses blanches, coupées dans de la grosse toile écrue, la plus solide, la plus ouvrière. J'étais assez indifférent à la hiérarchie sociale, mais je n'aimais pas les livrées. Dès que je revêtais cette blouse, je me sentais comme un chien qui cherche à se débarrasser de sa muselière. Je ne la tolérais que lorsque, odorante, elle revenait de la lessive, mais il était difficile de la garder propre plus d'une journée.

Tout de suite, j'avais senti que je n'étais pas à ma place à l'Etude Jaccard, que j'y serais malheureux. Où aurait été ma place ? Je n'en savais trop rien, sauf que je ne me trouvais bien que là où je n'étais pas, dans la cage de l'ascenseur même. Je me donnais l'illusion de me croire non domestiqué parce que j'étais, par l'imagination, toujours ailleurs qu'à mon devoir, bien au-dessus de tous ceux qui m'entouraient.

Hélas, ma blouse me définissait et j'avais beau faire, elle ne revêtait qu'un apprenti !

Au milieu de mes besognes, je me disais : « Ma blouse est sale ! Assurément, elle s'est frottée à la vis de mon siège. » Je me levais, ramenant devant moi le pan arrière de l'étoffe et, la plupart du temps, à tort. Yvonne Cuendet, à qui tout ce petit manège n'échappait pas, me disait :

— Voilà, à nouveau, l'aristocrate qui s'agite !

Yvonne Cuendet approchait des trente ans. C'était une grande femme à l'ossature visible et longue. On la reconnaissait facilement au milieu d'une foule, autant par sa taille que par sa démarche d'échassier à talons hauts. Gratifiée par la nature d'une ample foulée, elle aimait à marcher. On la voyait à midi s'en aller de son grand pas vers les rives du lac et revenir fourbue, affamée, à l'Etude. Elle avait pris l'air,

se contentant pour tout repas d'un sandwich et de quelques cigarettes blondes. Une dernière fois elle regardait vers la fenêtre avant de reprendre ses dossiers, s'installait devant ce qu'elle appelait son sarcophage et qui était son bureau, poussant dans le fond ses chaussures qu'il ne lui était pas très facile de repêcher. Une longue règle, quelques tâtonnements du pied les ramenaient au jour, sous l'œil réprobateur de Besson qui, jamais pourtant, ne broncha. C'est qu'Yvonne avait de l'entêtement. Quand, le matin, pour me saluer, elle secouait ma main dans la sienne, j'étais très étonné que son bras, ses doigts pussent être de chair, tant ils fonctionnaient comme une mécanique.

Volontiers, elle affirmait se passer sans peine d'un mari. Le mépris dans lequel elle paraissait tenir l'amour prouvait, tout simplement, qu'il la préoccupait fort. Si elle le niait, elle n'en parlait pas moins, et s'il fallait la croire, aucun homme ne résistait tant soit peu à la critique et c'est bien pourquoi elle ne se marierait pas. Pouvait-on penser que ses déceptions avaient été à la mesure de ses trop grandes exigences ? Pas du tout !

— Ah ! disait-elle, si seulement il ne se mouchait pas si fort ! S'il ne faisait pas de bruit en mangeant, s'il ne portait pas de si tristes cravates !

Son idée était que chaque homme cherche, tout d'abord, une cuisinière et que les femmes se précipitent, sans réflexion, vers leur esclavage. Ces théories laissaient pantoise mon inexpérience.

Yvonne avait de l'affection pour moi, cela se voyait. Ma jeunesse me préservait de ses jugements à l'emporte-pièce. Je n'étais pas encore

un homme pour elle, assurément. Quand Ernest Besson multipliait à mon égard les affronts, elle prenait ma défense, me laissant, ainsi, désarmé et humilié devant mon persécuteur, mais qu'y pouvais-je ? J'étais son « petit frère ». La grande sœur, donc, de son sac à main, retirait, pour moi, des friandises. Besson les refusait régulièrement : « Un homme ne mange pas de chocolat, ne suce pas de bonbons ! » Ces évidences m'étaient destinées.

Toutes ces sucreries collaient au boîtier, aux mouchoirs, aux tickets de rationnement, au bâton de rouge à lèvres. Il fallait les détacher une à une, rincer sous l'eau les objets poissés, mettre le tout à sécher sur les radiateurs qui, à leur tour, devenaient gluants. Besson était, par cette cuisine, soulevé de dégoût, mais il gardait le silence. Yvonne l'avait maté.

Besson aimait à affirmer qu'il avait sur les épaules le poids immense des responsabilités de l'Etude. Était-ce cela qui avait écrasé et rapetissé sa personne ? Le grand patron, Marc Jaccard, appelé sous les drapeaux comme officier de réserve, prolongeait ses absences. La guerre aux frontières du pays requérait, n'est-ce pas, la vigilance de l'armée ! Besson n'était pas peu fier des pouvoirs qu'il détenait et s'il se plaignait de la besogne, c'était pour nous les rappeler. Dispensé du service militaire pour mauvaise santé, il servait la patrie en répondant au téléphone, en permettant à la maison de continuer. J'étais sa petite recrue ; il me mettait sur la forme. Je devais bâiller dans mon mouchoir, l'informer quand je me rendais aux toilettes. Et fallait-il, encore, dans ce dernier cas, que je ne sollicitasse pas trop souvent cette faveur. J'étais surveillé, partout. Un jour, je le vis à mes côtés



GEORGES BORGEAUD

La vaisselle des évêques

Sur la rive suisse du Léman, au temps de la Réforme, un évêque a dû fuir son château pour échapper à la population protestante qui voulait lui faire un mauvais parti. Il lui a fallu délester ses bateaux, trop chargés, et il a fait envoyer par le fond, au pied de la tour, sa vaisselle d'or. Depuis, dit la légende, le Diable, le Vendredi-Saint, invite les prélats à partager avec lui au fond du lac un repas de viande dans la «vaisselle des évêques».

Quant au château, les Faverges, il était, lors de la dernière guerre, en la possession d'une famille ruinée qui le louait en appartements. C'est ainsi que deux jeunes Genevois, Pierre Lorétan, fils de très petits bourgeois, et Denis Germanier, plus fortuné, s'y installent un refuge, le premier pour échapper à ses parents et à sa triste vie de gratte-papier, le second par goût de l'aventure. Denis, appelé au service militaire, laisse Pierre seul occupant de l'appartement des Faverges.

Pierre a dix-sept ans. Il n'est pas beau, bien que son corps soit harmonieux et solide, malgré sa minceur. Il est timide, rêveur, empêtré de lui-même, bref moralement boutonneux. Une jeune femme de vingt-neuf ans, Hélène Savournin, vient rejoindre sa famille, également locataire au château. Elle séduit Pierre. Elle l'aime aussi, à sa manière, surtout son «corps de petit garçon». Il vit grâce à elle sa première aventure, une liaison passionnée. Mais Hélène le quittera pour épouser Denis, le laissant désespéré, révolté, réduit par le manque d'argent à retourner chez ses parents.

Cette éducation sentimentale a tous les reflets du Léman.



59-V A 20839 ISBN 2-07-020839-7

Extrait de la publication